



HAL
open science

Notes de lecture: G. van Driel, *Elusive Silver*, Leyden, 2002

Louise Quillien

► **To cite this version:**

| Louise Quillien. Notes de lecture: G. van Driel, *Elusive Silver*, Leyden, 2002. 2012. hal-02518906

HAL Id: hal-02518906

<https://hal.science/hal-02518906v1>

Submitted on 25 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ecobabylone

Notes de lecture: G. van Driel, Elusive Silver, Leyden, 2002 par Louise Quillien (doctorante, Paris 1)

🕒 31/08/2012 📁 Lectures / Readings 📌 achéménide, agriculture, argent, Babylone, croissance économique, documentation cunéiforme, entrepreneur, institutions économiques, investissement, marché, Mésopotamie, néo-babylonien, Polanyi, prébende, taxe, temple

👤 Louise QUILLIEN

Elusive Silver est le principal ouvrage de l'assyriologue hollandais Govert van Driel. Il pose les questions de l'existence d'un marché et du rôle de l'argent dans une société agraire, deux sujets très débattus dans l'historiographie de l'économie antique et mésopotamienne. L'intérêt de cet ouvrage réside autant dans son contenu érudit (notamment les études détaillées du système des prébendes et de la taxation au 1er millénaire av. J.-C.), que dans sa méthode, et dans les problèmes qu'il soulève, en particulier la question de l'approvisionnement de la Mésopotamie en métal-argent.

L'ouvrage de Govert van Driel, intitulé *Elusive Silver* (« L'argent insaisissable »), paru à Leyde en 2002, s'ouvre par une curieuse dédicace, « à la mémoire de Mr Casaubon ». Ce monsieur est un personnage de fiction imaginé par George Eliot dans son roman *Middlemarch* (1). Il s'agit d'un savant très érudit, qui consacre sa vie à un grand projet : trouver une structure globale qui puisse donner un sens à toutes les mythologies. Mais Mr Casaubon échoue à terminer son œuvre. Après sa mort, son épouse réalise que l'entreprise était absurde et qu'elle ne peut rien faire des fragments épars qu'elle devait mettre en ordre pour la publication. Cette dédicace révèle la modestie de G. van Driel, au moment où il édite son maître ouvrage, juste avant son départ à la retraite. Elle pointe aussi un problème méthodologique auquel il était particulièrement sensible. N'est-il pas vain de chercher des explications totalisantes face à une réalité diverse, que l'on n'approche qu'à travers des sources inégales et fragmentaires? Ce problème est au cœur des débats concernant l'histoire de l'économie antique.

Govert van Driel est un assyriologue hollandais, né en 1937 et mort en 2002. Il a suivi l'enseignement de F.R. Kraus à l'Université de Leyde. Sa thèse, publiée en 1969, s'intitule *Le culte d'Aššur* (2). Au cours de sa carrière, il a publié de très nombreux articles concernant le premier millénaire av. J.-C., dont il était spécialiste. Une partie importante de ses travaux concerne l'agriculture et l'élevage (3), et lorsqu'il aborde les questions économiques, il n'oublie jamais

de rappeler que l'environnement agraire est au fondement de la société mésopotamienne. G. van Driel a également écrit plusieurs articles à propos de dossiers d'archives du I^{er} millénaire (4), il a donc une excellente connaissance des sources qu'il a étudiées de première main. En 1999, il publie deux articles concernant l'économie, intitulés « Les entrepreneurs agricoles en Mésopotamie » et « La formation du capital et l'investissement en contexte institutionnel en Mésopotamie » (5). *Elusive Silver* paraît dans cette lignée, à la toute fin de la longue carrière de G. van Driel et peu avant son décès. C'est le seul ouvrage que G. van Driel a publié en dehors de sa thèse.

Elusive Silver est une véritable somme, l'aboutissement de ses travaux. Dans leurs comptes rendus, M. Van de Mierop (6) et M. Dandamayev (7) s'accordent pour dire que ce livre est « l'œuvre d'une vie », et que l'auteur y fait preuve d'une grande érudition et de perspicacité dans l'étude de la documentation.

Le thème de l'ouvrage est exprimé par le sous-titre : « *A la recherche d'un rôle pour un marché dans un environnement agraire, aspects de la société mésopotamienne* ». Ce sujet est très controversé en histoire antique, où comme l'écrit Raymond Descat, la simple évocation de la notion de marché a longtemps été le « *signe de l'appartenance à un camp* » (8). Pour l'aborder, G. van Driel fait le choix de « *la longue durée* », du III^{ème} millénaire à l'époque achéménide, et d'une problématique spécifique : existe-t-il en Mésopotamie un marché pour les produits agricoles, dans lequel il serait possible d'effectuer des paiements en argent, et comment ce métal arrive-t-il en Mésopotamie, au moyen de quels échanges internationaux (9) ? Selon l'auteur lui-même, cette question « *peut être posée, mais peut-être pas résolue* ».

En quoi l'étude de G. van Driel, bien qu'étant caractérisée par une grande prudence et par le refus de la théorisation, apporte de nouveaux éléments à la controverse concernant le fonctionnement du marché et l'usage de l'argent en Mésopotamie ? L'argumentation développée par l'auteur témoigne de partis-pris qui permettent de le situer dans l'historiographie, et de proposer quelques points à débattre à propos d'un ouvrage qui pose finalement plus de questions qu'il n'en résout.

Contenu

La démonstration de G. van Driel s'organise en trois grandes parties indépendantes. Dans un premier temps, l'auteur interroge l'existence d'un marché à l'époque d'Ur III. Puis, il étudie les prébendes de l'époque d'Ur III à l'époque hellénistique et la place de l'argent dans ce système. Enfin, la dernière partie, la plus longue, est consacrée à la taxation à l'époque néo-babylonienne et achéménide, et à la manière dont sa mise en œuvre révèle la présence d'un marché et l'usage de l'argent, à un niveau jamais atteint auparavant.

La première partie s'intitule « *Marchands du temple et problématique du marché dans les textes d'Ur III* ». La question posée est de savoir si, à une époque traditionnellement caractérisée par l'emprise des institutions (temple et palais) sur la société, il existait une place pour le marché, pour le jeu de l'offre et de la demande, et quel était alors le rôle de l'argent.

Pour y répondre, G. van Driel analyse par exemple le dossier des comptes des marchands Damgar d'Umma, afin de montrer qu'il existait nécessairement un marché local des produits agricoles.

Les Damgar sont des marchands qui servent d'intermédiaires pour les institutions. Ils reçoivent des produits agricoles locaux de la part du temple, en échange de quoi ils l'approvisionnent en produits spécialisés ou importés comme les métaux, les aromates et le bitume. La valeur des produits est estimée par le temple en argent, qui sert alors d'unité de compte. Mais pour pouvoir acheter ces produits importés, les marchands doivent nécessairement convertir les produits agricoles qu'ils ont reçus en argent, donc les vendre. G. van Driel en déduit que les marchands, qui opèrent à l'intérieur de la structure institutionnelle, approvisionnent le marché local des grains qui lui est extérieur.

L'étude d'un second dossier d'archive en provenance de Nippur, qui documente de petites opérations de prêts à la consommation, accordés avant la récolte et remboursés ensuite, montre que l'argent était utilisé dans le cadre du crédit, et qu'il existait un marché local des grains à Nippur. L'auteur propose une hypothèse pour faire le lien entre les deux lots d'archives. A Nippur, le marché des grains, extérieur au palais, serait approvisionné par les Damgars qui opèrent à l'intérieur de la structure institutionnelle (p. 23).

Ce qui est envisagé ici, sans l'exprimer en ces termes, c'est la question du lien entre la sphère économique de l'institution et la sphère marchande privée. La conclusion de Van Driel est nuancée. S'il existe bien un marché dans la société agraire de l'époque d'Ur III, où se rencontrent l'offre et la demande, la taille de ce marché est cependant limitée.

* * *

La seconde partie de l'ouvrage semble s'éloigner de ces questions. Intitulée « Les prébendes mésopotamiennes, rémunérer le clergé », elle se présente comme une étude extrêmement détaillée du « système » des prébendes, avec pour objectif de cerner le plus précisément possible qui sont les prébendiers, quelles fonctions ils exercent et quelle était leur rémunération.

G. van Driel attache beaucoup d'importance à l'analyse lexicale et aux définitions. Il commence

par définir le terme de prébende lui-même, qui est issu du vocabulaire médiéval et qui désigne pour la Mésopotamie « *le droit à un revenu donné en échange de remplir une fonction dans le culte des dieux qui implique un contact avec le divin* » (10), ce revenu comprenant souvent une part des offrandes placées devant les dieux. Une des originalités de l'étude de G. van Driel est qu'elle est menée sur la longue durée, depuis l'apparition du système des prébendes au III^{ème} millénaire jusqu'à ses évolutions à l'époque récente.

Un second apport de l'auteur est sa tentative de classement des fonctions des prébendiers. Il distingue en particulier deux groupes (11): les *ērib bīti*, qui ont le droit, littéralement, d'entrer dans toutes les parties du temple et les « *purveying traders* », des artisans qui approvisionnent le temple en produits préparés pour le culte. Malgré ce classement, G. van Driel écrit que « *les multiples visages du système de prébendes conspirent à en garder les lignes générales brouillées* » (12) . Son étude précise témoigne bien d'une réalité complexe, où les fonctions se superposent souvent et où les frontières des différents groupes sont floues.

G. van Driel conclut tout de même sur l'impression générale que le groupe social des prébendiers fait partie de l'élite urbaine, même si la division progressive des prébendes a permis d'en élargir la base. Caractérisé par l'hérédité, le revenu fixe et le savoir-faire (p. 45), ce groupe constitue un élément stable de la société, ce qui lui a permis de se maintenir sur la longue durée jusqu'à la période hellénistique.

*

Cette étude détaillée du système des prébendes s'éloigne en apparence de la problématique de l'ouvrage, la question du marché y est peu discutée et le mot « argent » apparaît pour la première fois seulement au chapitre 3 dans une note de bas de page.

En réalité, G. van Driel ne perd pas de vue son objet d'étude. Il défend simplement la thèse que le système des prébendes, fondé sur la production agricole et matérielle locale, fonctionne en réalité sans argent. La majeure partie de la rémunération des prébendiers est en nature, que ce soient les restes des offrandes, les matériaux bruts confiés pour les réaliser, ou bien les taxes prélevées sur les terres de l'institution.

De la même manière, G. van Driel démontre que le marché joue un faible rôle dans le système. Il tente par exemple de le démontrer à partir d'une étude du revenu standard des prébendes. Celui-ci ne révèle pas d'évolution significative sur le long terme, et semble plutôt dépendre du prestige de la fonction exercée. Selon l'auteur, cela prouve que ce revenu, tiré de la production locale et composé de biens destinés à une consommation immédiate « *n'est visiblement pas exposé aux effets du marché* » (p. 95).

Période	Ville	Statut	Rémunération par jour
Ur III	Lagaš	gudu ₄ , nar, ereš-dingir, gala-maḥ	2 sila ₃ d'orge, 4 sila ₃ d'orge
Ur III	Nippur	gala, lú-maḥ, muš-laḥ ₄ , lunga	10 sila ₃ de pain et de bière, 2 sila ₃ de pain et de bière, 1 sila ₃ de pain et de bière
OB	Nippur	muš-laḥ ₄ , gir-še ₃ -ga, i ₃ -du ₈ , kisal-luḥ, gala-maḥ, pa-é, išib, ereš-dingir, máš-šu-gíd-gídša ₃ -tam	2 sila ₃ d'orge, 1 ou 2 sila ₃ d'orge, 3 sila ₃ d'orge. Entre 5 et 6 sila ₃ d'orge 10 sila ₃ d'orge
NB	–	<i>ērib-bīti</i>	Entre 6 sila ₃ et 1/2 sila ₃ de pain et de bière selon le statut

Toutefois, G. van Driel apporte quelques nuances à ces conclusions. Il note qu'à l'époque néo-babylonienne, le lien entre le service rendu et la rémunération se relâche, et les prébendes peuvent être vendues et louées (13). Dans ce cas, le propriétaire peut être payé en partie en argent, et non plus seulement en nature. Et surtout, la part de l'argent croît au cours de la période et en particulier à l'époque hellénistique. Enfin, il propose l'hypothèse que les prébendiers jouent un rôle dans l'approvisionnement du marché urbain avec une partie de leur revenu en nourriture, bien que les preuves manquent en l'absence de documentation sur leurs activités marchandes (p. 69).

Comme dans la première partie de l'ouvrage, G. van Driel aboutit à une conclusion nuancée ; le système des prébendes fonctionne en grande partie sans argent, mais cela n'empêche pas les prébendiers de participer à d'autres activités économiques.

* * *

Alors que cette deuxième partie semble minimiser le rôle de l'argent et du marché dans le contexte des prébendes, la suivante montre au contraire leur importance au I^{er} millénaire. Elle s'intitule « *La taxation et l'usage de la terre à l'époque néo-babylonienne, le roi, la terre et les sujets* », et couvre une période allant du début du I^{er} millénaire à l'époque achéménide.

G. van Driel commence par définir la taxation comme : « *ce que paye le sujet pour contribuer au*

gouvernement » (p.155), avec des spécificités propres à la Mésopotamie ; par exemple, les taxes sont liées à la terre et non à la personne assujettie. Les contributions peuvent prendre la forme d'un versement en nature ou d'un service militaire. Il existe également des taxes sur le transport, sur l'eau pour l'irrigation, et un prélèvement occasionnel de 10% pour le temple, appelée *ešrû*.

L'auteur recherche quelles sont les origines de la taxation et il montre à quel point les taxes sont liées au pouvoir politique. Elles sont prélevées sur les terres accordées par le roi, ce qui lui permet de stimuler leur mise en culture, de se procurer des revenus pour les travaux publics et l'armée, et en définitive, d'accroître son pouvoir sur la terre et les hommes.

Enfin, G. van Driel tente d'évaluer l'ampleur du « fardeau » de la taxation qui pèse sur la société, notamment après le changement majeur qui a lieu à l'époque achéménide, lorsque la Mésopotamie paye pour la première fois des taxes à un pouvoir extérieur. Une étude des plantations de dattes dans le sud de la Mésopotamie montre qu'entre les taxes et les corvées, les loyers de la terre et les profits des temples, 25% à 63% de la production arable pouvait être réclamée, avec une moyenne de 30%. Ce chiffre semble considérable ; et pourtant ce drainage n'a pas affaibli la région selon G. van Driel, car il a été compensé par une croissance économique (p. 127), attestée par les vestiges archéologiques.

*

Tout au long de son analyse du coût des taxes, du statut de la terre, et de l'effet des prélèvements sur la société, G. van Driel s'attache à démontrer que le système de taxation stimule le marché des produits agricoles et la circulation de l'argent.

Par exemple, l'étude du statut de la terre révèle l'importance croissante du secteur privé au I^{er} millénaire (14). Selon G. van Driel, cela s'explique par le fait qu'il est plus avantageux pour le roi et pour les institutions de louer la terre plutôt que de l'exploiter directement: notamment car cela permet d'y impliquer plus de main d'œuvre, par un système pyramidal, les terres étant accordées à l'aristocratie militaire et à des entrepreneurs, qui reportent la taxe due au roi ou à l'institution sur leurs propres tenanciers. Ainsi, G. van Driel écrit que même si les institutions demeurent de grands producteurs, elles aussi « *ont été conduites dans une économie orientée vers le marché : elles doivent échanger leurs produits contre de l'argent, davantage que pendant les époques précédentes* » (15). Cette importance du secteur privé va dans le sens de l'existence d'un marché.

De manière plus précise, G. van Driel explique comment la taxation stimule le marché car les produits prélevés par le roi, par les institutions, et par les collecteurs locaux se retrouvent tous sur les marchés des villes, par les mêmes canaux. Le dossier d'Iddin-Marduk (16) illustre bien ce système. Cette « compagnie » se charge du transport de l'orge et des oignons vers Babylone.

Pour cela, elle doit payer la taxe sur le transport, le *kāru ša šarri*, à un officier royal, sur le canal vers Babylone. La compagnie paye la taxe en nature. Mais, comme l'officier doit en reverser le produit au roi en argent, il doit vendre les denrées prélevées. Or, le moyen le plus facile est de les revendre à ceux-là même qui s'occupent de leur commercialisation, la compagnie d'Iddin-Marduk. Ainsi, dans les textes W, IM 54 et Nbn 268, Iddin-Marduk, Nūr-Sin ou ses associés reçoivent de l'orge et des oignons des personnes liées au bureau des taxes. G. van Driel considère que si Iddin-Marduk préfère garder les produits bruts et payer les taxes en argent, c'est qu'il est certain de trouver un débouché pour ses produits à Babylone. Donc, la taxe sur le transport prouve qu'il existe un marché des produits agricoles.

Enfin, G. van Driel montre, à travers l'étude de la taxation, que l'argent occupe une place de plus en plus importante dans l'économie. A l'échelle des individus, la majorité payent les taxes en nature, mais certains préfèrent verser de l'argent, par exemple au lieu d'accomplir leur service militaire. A l'échelle de la Mésopotamie, l'auteur observe qu'entre le début et la fin de la période achéménide, la qualité de l'argent augmente, on passe de 1/8ème à 1/10ème d'impuretés tolérées. G. van Driel écrit : « *J'hésite à parler d'inflation, mais je le vois comme un signe que l'approvisionnement en argent est plus important, ce métal étant à l'origine une denrée parmi d'autres* » (17).

Tout concourt donc à la même conclusion : la Mésopotamie a eu besoin de plus d'argent. L'auteur aboutit au même problème que dans la première partie de l'ouvrage : comment la Mésopotamie gagnait-elle cet argent, puisqu'elle-même ne produit pas ce métal? Comment a-t-elle pu fournir aux Perses, si l'on en croit Hérodote, 1000 talents d'argent par an ? Au terme de l'étude de G. van Driel, cette question demeure sans réponse, l'auteur écrit lui-même en conclusion « *la question de l'approvisionnement en argent, dont le besoin a cru au cours de la période, est insoluble* » (p. 318).

Situation dans l'historiographie

G. van Driel n'adopte jamais un ton polémique. Il ne fait pas référence aux débats historiographiques qui sous-tendent les travaux sur l'économie antique. Cependant, il est possible de le situer dans les courants historiographiques par une analyse de sa méthode, de ses conclusions et de la manière dont son livre a été reçu par la critique.

* * *

L'originalité de l'ouvrage de G. van Driel tient en premier lieu à la méthode mise en œuvre, et au ton employé qui est l'un des traits distinctifs de cet auteur.

G. van Driel tient à fonder son étude sur les sources écrites, qui lui servent de matériau et de

preuves, et qui dictent l'organisation de son travail. Tous ses chapitres commencent par une analyse détaillée de la terminologie, et chaque sous-partie se fonde sur un lot d'archives particulier. Ses conclusions sont chaque fois replacées dans leur contexte chronologique et géographique. Sans cesse, il fait remarquer les limites des sources. Il note les difficultés qu'il éprouve à définir certains termes aussi importants que « *isqu* » par exemple. Selon G. van Driel, la documentation n'est pas explicite et donne souvent peu d'indices sur son contexte. Il écrit « *Nous dépendons de la documentation disponible, mais nous savons qu'elle est insuffisante* » (p. 54), et il n'hésite pas à laisser certaines questions « *pour le futur* », par manque de matière. Ce scepticisme provient selon M. Jursa (18) de l'école hollandaise dont est issu G. van Driel, celle de son maître à Leyde, F.R. Kraus. Celui-ci aurait dit lors d'une communication en 1978 : « *A la manière de danseurs au Bal des sorcières, qui ont conscience de tenir en main des balais de paille (sans pouvoir voler), les Assyriologues tentent obstinément d'insuffler de la vie aux textes et de reconstruire à partir des détails qu'ils contiennent les événements auxquels ils se réfèrent autrefois, alors qu'ils tiennent des mots morts dans leurs mains* » (19). Le courant historiographique représenté par F.R. Kraus est qualifié d'« humanisme libéral », par Morris and Manning (20), et il se caractérise par une méthode empirique et inductive. On la décèle dans les travaux de G. van Driel par sa prudence envers les généralisations.

En effet, cette démarche le conduit à exprimer les limites des modèles et des concepts traditionnels utilisés pour décrire l'économie antique. Dans la conclusion, il écrit qu'il est nécessaire de faire appel à des concepts tels que la réciprocité et la redistribution, le privé et l'institutionnel, la maisonnée et le patrimoine, mais il les qualifie d'étiquettes, utilisées par défaut pour élaborer un discours historique par essence toujours hésitant (21). Cependant, ce refus de la théorisation se traduit aussi par un défaut de définition des termes employés. Les notions de marché et d'argent qui sont au cœur de l'ouvrage ne sont jamais explicitées, alors qu'elles sont polysémiques.

Certains historiens critiquent la méthode de G. van Driel. M. van de Mieroop la qualifie de « *scepticisme extrême* », dans un compte-rendu d'*Elusive Siver* paru en 2004. Pour cet auteur, G. van Driel se contente « *d'expliquer les textes* » alors que le rôle de l'historien est « *d'expliquer les cultures* » en proposant des théories (22). Pourtant, M. van de Mieroop écrit qu'avoir conscience des limites des sources est une qualité première de l'historien. Et G. van Driel ne s'en tient pas à une approche descriptive des textes. Avec beaucoup de précautions, il dresse des lignes générales, tente des quantifications approximatives ou partielles, se réfère à des modèles, tel que le *Pälastgschaft* de F.R. Kraus. Au cours de sa carrière, il ose de plus en plus proposer des hypothèses fondées sur des suppositions et non uniquement sur les informations tirées de la documentation.

Les idées qu'il défend permettent-elles de le situer dans la querelle qui a longtemps divisé les historiens de l'économie antique, entre « primitiviste » et « moderniste », ou bien G. van Driel contribue-t-il au dépassement actuel de ces débats ?

En apparence, G. van Driel semble appartenir au courant historiographique «moderniste». Le vocabulaire qu'il emploie est très contemporain : il parle d'«entrepreneur» et de «capitalistes», de «cycle de croissance» et de «marché» de «cluster» et d'«entreprise». Cependant, G. van Driel prend en compte la critique selon laquelle ces termes modernes seraient impropres pour décrire les réalités antiques. Dans ses articles, il s'attache à les redéfinir pour les appliquer à la Mésopotamie. Par exemple, il interroge la notion d'« investissement », en montrant que la construction et l'ornement des temples, qui peuvent sembler être de pures dépenses, sont en réalité un investissement dans une société où le but de la vie humaine est de travailler pour les dieux (23). Dans un autre article, il redéfinit la notion d'« entrepreneur », en partant des définitions proposées par les dictionnaires contemporains, pour proposer un nouveau sens adaptée à la Mésopotamie (24) et définir une typologie (25).

Si G. van Driel n'adopte jamais une posture polémique, il lui arrive de faire référence à des concepts issus de l'historiographie de l'économie antique. Par exemple, l'un des fils directeurs de ses différents articles et de son ouvrage est de montrer que l'exploitation directe de la terre par le temple est moins avantageuse que la location à des propriétaires privés (26). Le concept de «*Household*» proposé par Finley, et l'idée d'autarcie qu'il véhicule est donc impropre pour décrire les institutions mésopotamiennes (27). Sans le citer, il fait également référence à la théorie institutionnaliste de K. Polanyi et au concept d'«*embeddness* », c'est-à-dire d'encastrement de l'économie dans le politique et social par le moyen des institutions qui encadrent la société. G. van Driel ne nie pas que les institutions ont un pouvoir économique et politique majeur en Mésopotamie, mais il considère qu'elles n'ont pas la taille suffisante pour dominer la société dans son ensemble. Même à l'époque d'Ur III, écrit-il, « *tout le monde n'avait pas une existence 'encastrée', l'existence de l'usure en est une preuve évidente* » (28). Il défend ainsi l'idée qu'à l'échelle des institutions comme des individus, il existe une gestion consciente dans le but de faire des profits, même s'il écrit que les preuves sont difficiles à apporter (29).

La conception générale que G. van Driel se fait de la société mésopotamienne le place également dans le courant moderniste, car il participe à la critique des thèses primitivistes traditionnelles de la pensée de M. Finley. Selon ce courant historiographique, les sociétés anciennes, dans lesquelles l'agriculture est au centre des mentalités, sont marquées par la permanence et par la longue durée. G. van Driel montre que même si l'agriculture est au fondement de l'économie, une étude sur la longue durée révèle des dynamiques. Selon L. Graslin (30), l'une des idées originales de G. van Driel est de concevoir l'économie mésopotamienne comme une économie cyclique, marquée par une succession de vagues alternant croissance et déclin. Cette impression repose sur les prospections de l'archéologue R. Mc Adams dans le sud de la Mésopotamie (31). Parallèlement, G. van Driel montre qu'au long des trois millénaires de son histoire, la Mésopotamie a connu une évolution de nature politique depuis les centres urbains locaux du III^e millénaire jusqu'à la monarchie achéménide considérablement centralisée (32). La seconde originalité de G. van Driel est de considérer que le facteur premier des change-

ments économiques n'est ni strictement économique, ni écologique, mais réside dans ces évolutions politiques.

Tous ces indices permettent de dire avec L. Graslin : « *bien que G. van Driel ne revendique pas cette étiquette, l'image qu'il donne de l'économie néo-babylonienne conduit à le classer parmi les modernistes* », mais qu'il « *ne verse pas dans le modernisme excessif et souligne l'importance d'une vision globale de la société mésopotamienne* ».

* * *

Le tableau que G. van Driel fait de l'économie mésopotamienne est en réalité nuancé. Sa pensée a évolué avec le temps. En 1988, dans un article sur l'agriculture, il note que « *la monnaie au sens actuel n'existe pas. Le marché a une portée limitée* » (33). Mais parallèlement, il s'intéresse à l'étude des comportements économiques, aux notions de risque, de capital et d'investissement. Il met en lumière ces pratiques dans le domaine agricole, et montre par exemple comment se développent au premier millénaire les cultures spéculatives de dattes, orientées vers le marché, dont le moteur est la propriété privée (34). Finalement, dans *Elusive Silver*, il tend à réévaluer le rôle de l'argent et du marché, mais de manière toujours limitée (35).

C'est pourquoi son ouvrage a été critiqué par certains historiens. Par exemple, M. van de Mierop (36) remet en cause la thèse de G. van Driel selon laquelle le système des prébendes est un espace de l'économie que le marché n'a pas atteint. Il aurait sous-estimé le fait que les achats, les ventes et les locations de prébendes « *introduisent des éléments de marché dans le système* ». M. van de Mierop insiste sur l'importance de l'argent dans le fonctionnement interne des institutions, à un niveau encore supérieur à G. van Driel.

G. van Driel montre dans son ouvrage, par une étude sur la longue durée, que l'économie mésopotamienne est complexe. Alors que les spécialistes du III^e millénaire ont tendance à mettre en avant le rôle des institutions qui encadrent l'économie, G. van Driel démontre dans *Elusive Silver* qu'il existait déjà un marché et que l'argent était utilisé à cette époque. A l'inverse, à l'époque néo-babylonienne, pour laquelle les études insistent sur la présence de comportements économiques modernes, G. van Driel pense qu'une partie de la société, le secteur des prébendes, pouvait fonctionner sans argent, et insiste sur le caractère agraire de l'économie. Tout en faisant ainsi le lien entre les différentes périodes de l'histoire de la Mésopotamie, il insiste sur la spécificité de l'époque récente, où le secteur privé, le marché, et l'argent, jouent un rôle sans précédent.

Débat

Nous pouvons soumettre au débat deux points soulevés par G. van Driel, en premier lieu, la question du marché. Selon G. van Driel, s'il existe bien un marché en Mésopotamie depuis le

III^{ème} millénaire, il n'existe pas de véritable « économie de marché ». Cette distinction se réfère peut-être à Karl Polanyi qui différencie les marchés anciens et le grand marché moderne (37). Les historiens actuels admettent cette distinction, Alain Bresson (38) par exemple distingue la société de marché d'aujourd'hui et l'économie à marchés d'autrefois, tout en soulignant les continuités entre les deux, à l'inverse de Polanyi qui les sépare radicalement. Il en découle une série de questions : comment définir le marché en Mésopotamie ? Les mécanismes y sont-ils différents de ceux des autres sociétés antiques, comme la Grèce des cités ou l'Empire Romain ? Quelle est l'importance relative des rapports marchands dans l'économie par rapport à la redistribution et à la réciprocité ? Comment fonctionnent ces rapports marchands dans une société agraire ? Et finalement, quelle est la place relative des institutions et du secteur privé dans l'économie, comment les deux entrent-ils en relation (39) ? Certaines de ces pistes sont ouvertes par l'ouvrage de G. van Driel, notamment à travers la question moins théorique et plus concrète de l'argent.

G. van Driel ne se demande pas quelle est la proportion de métal en Mésopotamie, ni dans quelle mesure l'argent était utilisé pour les petites transactions. Il affirme que l'argent était présent dès le III^{ème} millénaire, et qu'il devient très courant au I^{er} millénaire. Le sens du titre « l'argent insaisissable » ne pose pas la question de la circulation de ce métal en Mésopotamie, mais de la manière par laquelle il arrive dans cette région. Comment l'argent est-il gagné par la Mésopotamie ? G. van Driel renonce à apporter une réponse définitive mais propose deux méthodes, d'une part l'analogie avec d'autres époques, par exemple avec l'exportation de textiles par la Mésopotamie à l'époque paléo-assyrienne ; et d'autre part le recours à des modèles comme celui du *Palastgeschäft* de F.R. Kraus (40). La question reste ouverte.

Elusive Silver présente donc un tableau complexe et évolutif de l'économie du I^{er} millénaire envisagée à partir du prisme des prébendes et de la taxation, et retrace les origines de ces structures dans l'histoire de la Mésopotamie. L'originalité de la démarche de G. van Driel est la manière dont elle est dictée par les sources et la façon dont il rappelle constamment leurs limites, par exemple l'absence des populations tribales qui représentaient une part importante de la société Mésopotamienne. La dédicace à Mr Casaubon est une mise en garde contre les théories explicatives générales. G. van Driel utilise lui-même, de plus en plus au cours de sa vie, les modèles, les concepts, les tentatives d'interprétation et les hypothèses. Mais il note toujours leur degré d'incertitude, et rappelle que chaque phénomène a un contexte, à l'intérieur d'une société « *stratifiée et non uniforme* ». L'étude des questions économiques conduit à explorer des terrains situés aux limites de nos connaissances, c'est pourquoi elles sont tant débattues.

NOTES

(1) Selon M. van de Mieroop, l'épouse de G. van Driel a confirmé que son mari pensait bien au

personnage de George Eliot lorsqu'il a écrit cette dédicace. Marc van de Mieroop, « Compte-rendu de *Elusive Silver* », in *JESHO* 47, 2, Leyden, 2004

(2) Govert van Driel, *The Cult of Aššur*, Van Gorcum, 1969

(3) G. van Driel, "Neo-Babylonian agriculture" *BSAg* 4, 1988, p.121-159, Berlin; "Neo-Babylonian agriculture, III, Cultivation" *BSAg* 5, 1990, p.219-266; "Wood, Trees and Timber in Mesopotamia, *BSAg*6, 1992, p.171-176; "Neo-Babylonian sheep and goat" *BSAg* 7, 1998, p.219-258

(4) Par exemple, l'article "The 'Eanna archive'", *BiOr* 55 (1998), p.59-79, dans lequel G. van Driel défend la thèse que ce ne sont pas des archives 'vivantes' détruites lors des troubles politiques de l'an II de Darius, mais des archives 'mortes', volontairement mises de côté lors d'un rangement visant à résoudre les problèmes administratifs du temple.

(5) G. van Driel, «Agricultural Entrepreneurs in Mesopotamia», H. Klengel – J. Renger (éds.), *Landwirtschaft im Alten Orient*, Berliner Beiträge zum Vorderen Orient, Bd. 18), D. Reiner, Berlin, p. 121-159 et «Capital Formation and Investment in an Institutional Context in Ancient Mesopotamia», in J.G. Dercksen (éd.), *Trade and Finance in Ancient Mesopotamia. Proceedings of the 1st MOS Symposium*, Leiden, December 19-20, 1997, (PIHANS, 84)

(6) Marc van de Mieroop, « Compte-rendu de *Elusive Silver* », in *JESHO* 47, 2, Leyden, 2004

(7) M.A. Dandamayev, « Compte-rendu de *Elusive Silver* », *JAOS*, vol.124, n°3, juillet-septembre 2004, p.588-590

(8) Raymond Descat, « Le marché dans l'économie grecque », in *Revue de Synthèse*, n°127, 2006, p.253-272

(9) « *It is the question how to find a market for that are basically agricultural bulk products, which ultimately results in payments in silver, which itself had to be earned through foreign trade.*», *Elusive Silver* p.1

(10) *Elusive Silver* p.34 "A prebend is defined here as a right to income deriving from the fulfilling of a function in the cult of the gods which involved contact with the divine and which was from the outset hereditary, or became so in the course of its development"

(11) *Elusive Silver* p.126 "In the later prebendal system the main difference seem to have consisted in being a 'ritualist' which included certain craftsmen, or a 'purveyor', in which the type of task determined the degree of initiation and the manner of recompensation"

(12) *Elusive Silver* p.97 “All features of the prebendal system conspire to keep outlines blurred”

(13) *Elusive Silver*, p. 135 : G. van Driel fait une étude rapide des possibilités de location de prébendes, indiquée par le terme *ana sūti* ou *ana ebūri*. Ce type de contrat exige que le locataire paie une somme fixe au propriétaire, et ne contient pas d'arrangement concernant la fonction à remplir.

(14) *Elusive Silver* p.164 «To all probability the private sector had become much stronger than before and especially less subsistence oriented, even if such a statement is mainly based on impressions »

(15) *Elusive Silver* p.165 « Also the institutions were forced into a more market oriented economy : they had to exchange their produce for silver even more than was the case earlier on. »

(16) G. van Driel renvoie à l'étude de C. Wunsch, *Die Urkunden des babylonischen Geschäftsmannes Iddin-Marduk, Zum Handel mit Naturalien im 6. Jahrhundert v. Chr. I und II*, Groningen, 1993 ; pour le corpus complet de ces textes.

(17) *Elusive Silver*, p.159, note 9 « I would hesitate calling this inflation but prefer regarding it as a sign that the supply of silver has increased, silver being still primarily one commodity amongst others” Il note que ces chiffres sont établis à partir des prix de compte et non des prix du marché. P. 160, G. van Driel cite les travaux de A.L. Stolsky, *La Bourse de Babylone*, 1997, p.50, qui démontre que les prix du marché sont toujours plus hauts que les prix de compte.

(18) M. Jursa, *Aspects of the Economic History of Babylonia in the First Millenium BC, Economic Geography, Economic Mentalities, Agriculture, the Use of Money and the Problem of Economic Growth*, Münster, Ugarit-Verlag, 2010, partie “Introduction et historiographie”.

(19) “Wie den Tänzert auf dem Hexenball, die ernüchert Besenstiele mit Strohwischen im Arme halten, ergeht es den Assyriologen bie ihren hartnäckigen Versuchen, den Texten Leben einzublase, aus den aufgezeichneten Details die Zustände und Vorgänge zu rekonstruieren, auf die sie einmal bezogen haben: sir halten tote Wörter in Händen.” in F. R. Kraus, « Der ‘Palast’, Produzent und Unternehmer im Königreiche Babylon nach Hammurabi (ca. 1750-1600 v. Chr.) » in E. Lipinski, *State and Temple Economy in the Ancient Near East II*, Louvain, 1979, p.423-424

(20) I. Morris and J. G. Manning, *The ancient economy, evidences and models*, Stanford University Press, 2004

(21) *Elusive Silver* p.326 “For the details we must study the written documentation with its varying backgrounds, which presents itself to us, at least for the moment, in very period-specific guises, for which we are inadequately equipped, and which require the invention of concepts

such as reciprocity and redistribution, private or institutional, household, patrimonial and patriarchal, and more, in various combination in an attempt at comprehension. In reality all such props and stickers are part of a continuous groping, especially if the written word is studied, in which at least a part of the population, the non-sedentary and the tribal element, which is not necessarily the same, hardly figure”.

(22) « To me the aim of our work is to put forward tentative theories that explain the cultures, rather than the texts, we study. », Marc van de Mieroop, Review, JESHO, vol.47, n°2, 2004, p.261-264,

(23) G. van Driel “Capital formation and investment in an Institutional Context in Mesopotamia”, in J.G. Dercksen (éd.), Trade and finance in Ancient Mesopotamia, Proceeding of the 1st MOS Symposium, Leiden, 1997 (PIHANS, 84)

(24) G. van Driel, “Agricultural Entrepreneurs in Mesopotamia », H Klengel, J. Renger (éds), *Landwirtschaft im Alten Orient, Berliner Beiträge zum Vorderen Orient*, Bd. 18), D. Reiner, Berlin, p.121-159. Définition proposée pour “entrepreneur”: “quelqu’un qui n’appartient pas à la hiérarchie institutionnelle et qui, volontairement, accepte la position de gestionnaire agricole sans devenir membre de l’institution dans laquelle il agit » ou « quelqu’un qui, sans devenir un officier, accomplit des tâches pour l’institution à laquelle il appartient qui ne font pas partie des devoirs attachés à sa fonction habituelle ».

(25) Typologie des entrepreneurs: 1) les fermiers rentiers de l’institution qui louent des terres au temple en échange d’une partie de la récolte, 2) les exploitants assignés par une autre personne à une terre contre un service ou un paiement, 3) les entrepreneurs qui louent une terre appartenant à une propriété plus large appartenant à un haut officier ou à un membre de la famille royale.

(26) Par exemple, dans son article “The Murašu in context », JESHO, 32, 1989, p.203-229, il défend contre Stolper l’idée que l’arrêt des archives est lié à leur mise de côté pour obsolescence et non à une décision royale de faire passer leurs terres sous exploitation directe (car elle n’est pas considérée comme étant avantageuse).

(27) Selon G. van Driel, “Neo-Babylonian agriculture”, BSAg 4, 1988, p. 121-159 : l’implication d’entrepreneurs extérieurs est moins un signe de force de l’institution qu’un signe de faiblesse car cela signifie qu’elle n’est pas capable de réaliser la meilleure exploitation possible avec ses propres moyens internes.

(28) *Elusive Silver* p.23, “Not everybody led an « embedded existence ». The occurrence of usury is an obvious indicator of that fact”. Voir aussi cette réflexion de l’auteur à propos de l’économie redistributive de l’époque d’Ur III, p. 163 : « Les travailleurs sont la propriété de l’institution et

reçoivent une maigre subsistance. C'est une relation servile au gouvernement. (...) Il est difficile de voir les institutions paléo-mésopotamiennes comme un exemple de ce qui pourrait être un idéal social ».

(29) G. van Driel, "Agricultural Entrepreneurs in Mesopotamia" : « Bien que je ne trouve aucune difficulté à accepter que le désir de profit était présent en Mésopotamie, il est difficile d'en apporter les preuves, en particulier concernant les institutions »

(30) Laëtitia Graslin-Thomé, *Les échanges à longue distance en Mésopotamie au 1er millénaire, une approche économique*, Paris, 2003, p.127-129

(31) Voir la conclusion de G. van Driel in "Capital formation and investment in an Institutional Context in Mesopotamia"

(32) G. van Driel propose que la société mésopotamienne ait été organisée selon quatre niveaux définis dans l'introduction: 1 – les grandes capitales en croissance 2 – les centres religieux secondaires avec leur clergé rémunéré 3 – les localités où sont prélevées les taxes 4 – les simples villages agricoles.

(33) G. van Driel, « Neo-abylonian agriculture », BSAg 4, 1988, p.121-159

(34) G. van Driel "Neo-Babylonian Agriculture III, Cultivation" BSAg 6, 1992, p.219-266

(35) Elusive Silver p.272 : dans la société Mésopotamienne, « les paiements en argent ne sont pas une règle absolue »

(36) Marc van de Mieroop, Compte-rendu de *Elusive Silver*, in *JESHO* 47,2, Leiden, 2004, p.261

(37) Jérôme Maucourant "Karl Polanyi, les marchés et le marché" in Colloque, *K. Polanyi et le Marché*, Nanterre, 2002 (en ligne)

(38) A. Bresson, « Polanyi, le marché et les économies d'avant le capitalisme » in colloque *K. Polanyi, Itinéraires*.

(39) Pour répondre à ces questions, l'historiographie actuelle de l'économie antique s'oriente vers plusieurs démarches :

– Historiciser le concept de marché afin d'en montrer la spécificité pour chaque société

– Penser les marchés de manière segmentée, en plusieurs espaces ou échelle (locale, interna-

tionale), et voir comment elles entrent en relation.

– Faire appel à la comparaison, comme P. Bang qui analyse les marchés de l'Empire romain à la lumière du concept de « *bazaar* » utilisé par les anthropologues pour décrire les villes marocaines. (P. F. Bang, *The Roman Bazaar : A Comparative Study of Trade and Markets in a Tributary Empire*, Cambridge, 2008)

– Etudier la circulation des produits à l'échelle du monde antique (histoire connectée). Par ex : Horden and Purcell, *The corrupting Sea, a Study of Mediterranean History*, 2002

(40) F.R. Kraus, « « Der Palast », Produzent und Unternehmer im Königreiche Babylon nach Hammurabi » in Lipinski, *State and Temple Economy in the Ancient Near East II*, Louvain, 1979, p.423-424



Louise QUILLIEN

[More Posts](#)

